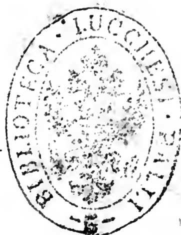
LES SOIRÉES
DU
PRINTEMPS.

DE L'IMPRIMERIE DE FAIN,
RUE DE RACINE, PLACE DE L'ODÉON.


BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

T. II. Fr.

Voilà leur chien fidèle, le bon Zamor, gardien de leur troupeau.

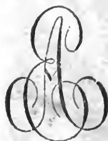
P. 116.

LES SOIRÉES DU PRINTEMPS,

POUR SERVIR A L'AMUSEMENT DE L'ENFANCE,
AVEC 8 JOLIES GRAVURES.

TOME PREMIER.







PARIS,
A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION
D'ALEXIS EYMERY, rue Mazarine, n. 30
1818.

COURT AVANT-PROPOS.

Les *Soirées du Printemps!* Pourquoi ce titre, me demanderont peut-être mes jeunes lecteurs, après avoir lu mon ouvrage? Ce titre me rappelle, leur répondrai-je, des souvenirs doux et tristes à la fois; il me rappelle l'époque où j'ai composé ces petits contes et ces drames, et le motif qui m'en donna l'idée.

Mon épouse, attaquée pendant un hiver rigoureux d'une maladie dangereuse, implorait le retour du printemps. Dès les premiers beaux jours je m'empressai de louer une habitation à la campagne, et nous allâmes nous y fixer pendant quelques mois. C'est là que, tous les soirs, assis auprès du lit de mon épouse, entouré de mes enfans, je lisais ces historiettes que j'avais composées le matin. Elles instruisaient et amusaient mes enfans; et peut-être le vif intérêt qu'ils prenaient à mes lectures a-t-il hâté la guérison de leur mère, dont le cœur sait si bien partager tous leurs plaisirs. Puissiez-vous les partager aussi, mes jeunes lecteurs; si cet ouvrage vous intéresse, le souvenir de nos heureuses *soirées* me deviendra plus cher encore?

PERSONNAGES.

M. D'OLBAN.

Madame D'OLBAN (*convalescente*).

PAULINE, HÉLÈNE, } *leurs filles.*

FIRMIN, CHARLES, } *leurs fils, élèves d'un lycée.*

LÉON, GUSTAVE, } *leurs camarades, fils de Madame Clerville.*

Madame CLERVILLE, *amie de Madame d'Olban.*

BELMONT, *camarade et ami de Firmin.*

JUSTINE, *femme de chambre de Madame d'Olban.*

COURTOIS, *portier du lycée.*

Le premier acte se passe dans l'intérieur du parloir d'un lycée.

LES SOIRÉES
DU
PRINTEMPS.

LES PRIX DU LYCÉE,
OU
VIVENT LES VACANCES!
DRAME EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE Ire.
PAULINE, HÉLÈNE,
COURTOIS.

COURTOIS.

Oui, mademoiselle, je cours appeler vos frères; peut-être

min ne tarderont pas à l'entendre ; comme ils vont courir ! et c'est la dernière fois de cette année que nous les ferons appeler ; ce soir, ils seront à la maison, chez nous, avec nous ; ah, Pauline, quelle heureuse journée !

PAULINE.

Oui, ma bonne Hélène, et surtout après avoir vu couronner notre cher Firmin ; car il aura au moins un prix ; tous ses camarades le disent ; tu l'as bien entendu hier ? —

HÉLÈNE.

Certainement ; et je ne cesse

de le répéter à maman, qui craint toujours à force de désirer ; le maître d'étude, les élèves, tout le monde est d'accord sur Firmin, sur son esprit et son application ; il est aussi savant qu'il est aimable.

HÉLÈNE.

C'est bien vrai qu'il est aimable ; c'est bien vrai aussi qu'il est presque toujours premier dans sa classe, puisque nous lui voyons presque toujours la croix.

PAULINE.

Ah, si notre bon Charles avait également un prix !

HÉLÈNE.

Je le voudrais bien ; mais je n'y compte guère : il est, dit-on, si étourdi ! Cependant pour faire plaisir à papa et à maman, il est bien capable de s'appliquer toute une matinée. Mais voici nos amis, Léon et Gustave ; où sont donc mes frères ?

SCÈNE II.

GUSTAVE, LÉON, PAULINE, HÈLÈNE, JUSTINE.

LÉON.

Charles est occupé à faire sa malle ; il y range tous ses régimens.

*

GUSTAVE.

Firmin rend ses livres, et s'en procure de nouveaux ; il vous prie de l'attendre deux minutes, et de recevoir, en attendant, ma compagnie.

PAULINE.

Vous savez bien, M. Gustave, qu'elle nous fait toujours plaisir ; nous avons été bien fâchées de ne pas vous rencontrer hier à la promenade avec vos camarades.

GUSTAVE.

J'étais resté avec un de mes amis un peu malade ; mais j'ai bien su ce que mes camarades

vous avaient dit, et je me plais bien à vous l'assurer : votre bon Firmin aura un prix.

HÉLÈNE.

Cela est-il certain ?

GUSTAVE.

Mais il n'y a point à cela le moindre doute; nous savons bien, entre nous, ceux qui ont le plus travaillé; nous nous trompons rarement; nous pourrions vous dire d'avance tout ce que vous aurez le plaisir de voir dans deux heures.

PAULINE.

Ah que je suis contente ! et

papa et maman, qui s'y attendent si bien, comme ils vont être contens !

HÉLÈNE.

Et Charles, aura-t-il un prix aussi ?

LÉON.

Oui, ma petite demoiselle ; mais il ne faut pas le dire ; car il veut vous surprendre.

GUSTAVE.

Bien ! te voilà un beau confident ; ces demoiselles seront maintenant bien surprises.

LÉON.

..... C'est que je n'y pensais pas .... d'ailleurs je me trom-

pais, je crois ..... oui, oui, je me trompais.... Charles n'aura point de prix.

GUSTAVE.

Bon, voilà ton bavardage bien réparé.

PAULINE.

Ne vous rétractez pas, monsieur Léon ; nous ferons semblant de ne pas le savoir ; nous aussi, d'ailleurs, nous voulons le surprendre ; nous voulons lui chanter....

HÉLÈNE.

Bien, Pauline, tu es aussi forte que M. Léon, pour garder un secret.

PAULINE.

C'est vrai; eh bien, M. Léon, faites comme si vous n'aviez pas entendu; tenez, on est aujourd'hui si troublé par la joie, que l'on ne sait ce que l'on fait ni ce que l'on dit.

GUSTAVE.

Vous avez bien raison; depuis ce matin notre lycée ressemble à une petite maison de fous; on va, on revient; on monte au dortoir; on redescend aux études; on se rencontre; on se demande si l'on va en vacances; on n'attend pas la réponse, on court, et puis on saute, on

danse, on crie de plaisir : vivent les vacances! vivent les vacances! ..... Ah voici nos bons amis!

SCÈNE III.

Les mêmes, FIRMIN et CHARLES.

(*Firmin court à Pauline, Charles à Hélène*).

FIRMIN.

Bonjour, mes bonnes chères sœurs!

PAULINE (*avec la joie la plus vive*).

Bonjour, et beau jour, et bien heureux jour!

HÉLÈNE.

Ah oui, c'est le jour qui vous rend à nous.

FIRMIN.

Mes bonnes chères amies, que vous êtes aimables! et maman, comment se porte-t-elle?

PAULINE.

De mieux en mieux; mais elle ne peut encore sortir! quel chagrin pour elle de ne pas aller à la distribution des prix!

HÉLÈNE (*elle fait avec ses mains le geste de couronner Firmin et Charles*).

De ne pas voir! .....

FIRMIN (*secouant la tête*).

Oh! elle n'aurait rien vu pour moi.

CHARLES (*d'un ton composé*).

Moi, je ne dis rien de tout cela.

HÉLÈNE.

C'est bon! c'est bon!

PAULINE (*à Firmin*).

Comment, mon frère! tu parles encore contre notre espérance, contre l'avis de tous tes camarades; tu nous désoles à plaisir; pourquoi ne veux tu point nous laisser goûter d'avance la satisfaction....

FIRMIN.

Quoiqu'il arrive, nous aurons

celle de nous réunir aujourd'hui, n'est-il pas vrai, ma chère amie?

PAULINE.

Sans doute ..... mais !

FIRMIN.

Ne parlons plus de cela; écoute plutôt le projet que nous avons formé entre nous et nos deux bons camarades, Léon et Gustave.

PAULINE et HÉLÈNE.

Voyons, voyons.

LÉON.

C'est réellement une idée charmante.

FIRMIN.

Ecoutez ; nous allons entrer en vacances ; c'est le temps du bonheur pour nous ; hé bien, pour le rendre plus parfait, nous voulons en faire aussi un temps de plaisirs et de fêtes pour nos parens ; nous voulons leur consacrer nos amusemens. Tous les quinze jours nous leur donnerons un petit spectacle composé selon notre âge et selon les acteurs dont nous pouvons disposer ; nous jouerons chaque fois deux petits drames que nous prendrons, soit dans l'ancien Ami des Enfans, soit dans un

nouvel ouvrage qui porte le même titre; les rôles de petites filles seront remplis par nos sœurs ; nous nous partagerons ceux des petits garçons; le desir de plaire à nos chers parens nous rendra bons acteurs.

PAULINE (*sautant et frapant dans ses mains*).

Oh l'heureuse idée! que de plaisir j'entrevois! mais je voudrais qu'il y eût des couplets dans les drames que nous jouerons; c'est si joli lorsque l'on chante à la comédie!

CHARLES.

Oh oui, nous chanterons,

nous chanterons ; c'est mon bonheur, moi ; je retiens du premier coup toutes les chansons du lycée.

LÉON.

J'ai bien applaudi à l'idée de Firmin ; mais il ne faut pas trahir notre projet ; il faut que dans quinze jours nos parens réunis aient tous les plaisirs de notre petit spectacle, et de plus la surprise.

HÉLÈNE.

C'est toujours Léon qui recommande la discrétion ; et s'il y a un rôle de bavard dans nos petites pièces, il le jouera si bien !

LÉON.

Je vous remercie, mademoiselle; et vous, je demanderai que l'on vous donne le rôle le plus joli et le plus malin.

HÉLÈNE.

C'est bien la même chose.

PAULINE.

Mais l'apprendras-tu, s'il est bien long?

HÉLÈNE.

Ne t'en inquiète pas, je te prie.

FIRMIN.

Chacun de nous aura le rôle

qui lui conviendra ; j'aurai de plus celui de décorateur ; j'ai déjà préparé beaucoup de découpures que je vais chercher, pour que vous les emportiez secrètement. Attendez-moi.

PAULINE.

Reviens de suite.

FIRMIN.

A l'instant.

SCENE IV.

Les mêmes, excepté FIRMIN.

HÉLÈNE.

Firmin ne pouvait rien imaginer de plus agréable.

LÉON.

Il n'y a pas de plaisir comme celui de jouer de petites comédies; on s'amuse tant d'abord aux répétitions!

PAULINE (*avec joie*).

Et c'est précisément la fête de maman pendant les vacances.

GUSTAVE.

C'est aussi ce que Firmin nous a annoncé, et ce qui a décidé le choix des deux premières pièces; nous les lirons demain matin, quand nous serons tous réunis, et Firmin distribuera les rôles.

PAULINE.

J'aimerais mieux choisir le mien.

HÉLÈNE.

Et moi aussi,

GUSTAVE.

Fort bien ! et si vous preniez chacune le même ?

LÉON.

Et si ma sœur Mélanie le voulait aussi ?

PAULINE.

Ah ! cela ferait de petites disputes.

GUSTAVE.

Qui peut-être ne s'arrange-

raient pas de suite ; il faut absolument que ce soit le plus raisonnable, et celui qui s'y entend le mieux, qui règle tout cela.

HÉLÈNE.

Ce doit donc être Firmin. Mais que demande cet élève?

SCENE V.

Les mêmes, BELMONT.

GUSTAVE.

Désires-tu parler à quelqu'un de nous, mon cher Belmont?

BELMONT.

Je cherchais Firmin; j'espé-

rais le trouver ici : on m'avait dit qu'il était au parloir avec ses sœurs.

PAULINE.

On vous avait dit vrai, monsieur; il va revenir dans l'instant; il est allé nous chercher quelque chose : si vous voulez l'attendre...

BELMONT.

Avec plaisir, mademoiselle. (*à Gustave.*) Ce sont là, sans doute, les deux sœurs de Firmin?

GUSTAVE.

Oui; mon ami.

PAULINE (*le saluant*).

Monsieur, je vous assure que

mon frère nous a souvent parlé de vous ; il vous aime bien.

BELMONT (*avec chaleur*).

Et moi, je l'aime !... on ne peut aimer comme je l'aime. Vous ne savez pas combien votre frère est bon...... Et il est aussi bien heureux ; il me parle sans cesse de la bonté de ses parens.

GUSTAVE.

Ah! il a bien raison ; ce n'est pas assez pour eux de s'occuper des plaisirs de leurs enfans, ils s'occupent également de leurs jeunes amis.

LÉON.

L'année dernière, les vacances

nous ont offert tous les genres d'amusemens; réunions à la campagne, parties de pêche, goûters dans les bois, petits concerts.... et les récoltes des fruits, et les vendanges!

BELMONT.

Ah, que de douceurs qui me sont inconnues!

PAULINE (*avec sensibilité*).

Mon frère nous l'a dit, et nous vous avons plaint avec lui: il est bien fâcheux que votre père n'ait pas de liaisons avec le nôtre; je suis sûre que vous viendriez en vacances chez nous.

BELMONT.

Ah! c'est-là sans doute qu'elles seraient douces, puisque je serais près de Firmin. Si vous saviez, mademoiselle, combien il est désolant de rester ici, et de voir partir tous ses camarades! Pendant l'année, le travail emploie le temps, et le nombre encourage; mais ces tristes vacances, pour ceux qui restent, sont le temps de l'isolement et du chagrin. Ah! combien j'ai souffert l'année dernière!

PAULINE (*lui tendant la main*).

Ah! mon cher monsieur, vous me faites bien de la peine.

BELMONT.

Que vous êtes bonne ! ah, oui, vous êtes la sœur de Firmin !

PAULINE.

Pourquoi tous les parens ne sont-il pas comme les nôtres? Si vous saviez comme ils sont indulgens! Firmin et Charles n'auraient pas de prix, qu'ils n'en seraient ni moins bien reçus, ni moins tendrement aimés.

BELMONT (*vivement*).

Cela est bien vrai, n'est-ce pas?

PAULINE.

Très-vrai, je vous l'assure, et

c'est ce qui fait que Charles et Firmin désirent si vivement avoir des prix ; maman, qui connaît leurs motifs, n'en est que plus heureuse de leurs succès : vous verrez ce soir, monsieur Belmont, vous verrez combien elle sera contente !

BELMONT (*troublé*).

Ah! que me dites-vous ?

SCENE VI.

Les mêmes, FIRMIN qui porte son bagage.

FIRMIN.

Belmont, viens, je t'en prie.

BELMONT.

Mon cher Firmin, dans quelle agitation !....

FIRMIN (*avec impatience*).

Viens, viens, te dis-je. (*Ils s'écartent, parlent bas, et paraissent très-animés; ils finissent par sortir*).

SCÈNE VII.

Les mêmes, excepté BELMONT et FIRMIN.

PAULINE.

Que se passe-t-il donc entre M. Belmont et mon frère?

CHARLES.

Je le devine peut-être; mais

je n'ose pas le dire, parce que je n'en suis pas certain.

HÉLÈNE.

Oh, je t'en prie, dis-nous ce que tu peuses.

CHARLES.

Non, non, on m'accuse trop ensuite d'être indiscret : d'ailleurs vous n'avez qu'à deviner vous-mêmes; mettez-y tout votre esprit.

PAULINE.

Mais donne-nous du moins quelques idées.

CHARLES.

Le moins que je pourrai.

Tenez ; vous saurez donc qu'à la composition de la semaine dernière, Firmin, au lieu d'être premier ou second, comme à son ordinaire, n'a été que sixième, et s'est trouvé ainsi placé auprès de Belmont, qui, de son côté, ayant redoublé d'efforts, a été cinquième ; les voilà toujours ensemble, voisins en classe, et pendant les récréations ne se quittant plus.

PAULINE.

Quel a pu être le motif de ce redoublement d'affection ?

CHARLES.

Vous n'y êtes donc pas encore?

Eh bien écoutez. Nous savions depuis long-temps au lycée que le père de Belmont avait écrit au proviseur : Gardez mon fils pendant les vacances, s'il n'obtient pas un prix.

HÉLÈNE.

Je commence à comprendre....

CHARLES.

Eh bien, tais-toi, laisse-moi du moins achever. L'année dernière, Belmont travailla de son mieux; il n'eut point de prix; il n'alla point en vacances; cette année il s'est excédé d'efforts; il tombait malade d'épuisement et de tristesse; Firmin s'est at-

taché vivement à lui ; il nous a tous quittés pour le consoler, l'encourager, l'aider à faire ses versions et ses thêmes. Belmont s'est ranimé ; il a gardé cependant un air d'embarras et d'inquiétude ; Firmin aussi fait le mystérieux ; mais je crois que nous découvrirons ce soir le complot qu'ils ont formé.

GUSTAVE.

Si je devine, il me reste à comprendre comment Belmont a pu y consentir.

PAULINE.

Il est si malheureux ! vous ne savez pas d'ailleurs, M. Gustave,

combien mon frère est généreux et pressant dans ses prières.

LÉON.

Ah, nous le connaissons tous! il n'y a pas moyen de lui résister.

HÉLÈNE.

Et lui sait bien se refuser à ce qu'il croit ne pas devoir faire; tenez, le voici; tourmentons-le tant que nous pourrons; je parie que nous ne pourrons point lui arracher son secret.

SCÈNE VIII.

Les mêmes, FIRMIN (*paraissant ému*).

Allons, mes amis, il faut nous

séparer; l'heure du dîner approche, et nous avons encore bien des arrangemens à faire.

PAULINE.

Ah, mon cher Firmin, laisse-moi le dire tout franchement, je crains que tu ne nous prépares un mauvais tour.

FIRMIN.

Que veux-tu dire? qu'imagines-tu?

PAULINE.

Que tous ces arrangemens dont tu nous parles, et pour lesquels tu sembles n'avoir besoin que de M. Belmont, pour-

raient bien déranger nos espérances.

HÉLÈNE.

On nous fait craindre ta générosité.

FIRMIN.

Vous êtes folles; vous n'entendez rien aux affaires d'aujourd'bui.

PAULINE.

Nous entendons tout au plaisir de voir couronner nos frères.

FIRMIN.

Mais il n'est pas question de cela.

HÉLÈNE.

Il est question de notre joie, de celle de maman....

FIRMIN (*avec agitation*).

.... Sans doute,... la joie de maman serait bien grande... si...

HÉLÈNE.

Laisse-toi gagner, mon cher frère; et s'il en est temps encore, ne sacrifie pas notre plus doux plaisir.

FIRMIN.

Notre plus doux plaisir!... mais n'est-ce pas de nous réunir ce soir?

PAULINE.

Réponds positivement, et en un seul mot ; auras-tu un prix ?

FIRMIN (*embarrassé*).

.... Un prix !... non, sans doute, si ma dernière composition n'a pas été bonne..... Mais, tenez, mes chères sœurs, nous n'avons plus le temps de discuter tout cela ; voici mes paquets, mes couleurs, mes cartons d'images, mes découpures ; prenez tout cela, emportez-le, allez l'enfermer.... Eh bien, vous me refusez cette complaisance ! (*Gustave et Charles se font des signes*).

Et vous, que signifient toutes ces grimaces ; est-ce donc vous qui avez mis je ne sais quelles folies dans la tête de ces enfans ?

CHARLES.

C'est que ces folies passaient d'abord par notre tête.

FIRMIN.

Monsieur Charles, pourquoi vous mêler de mes affaires ?

CHARLES.

Monsieur Firmin, parce qu'on vous aime.

FIRMIN.

Je le sais bien ; mais enfin rien n'était moins nécessaire

que d'entretenir ces petites filles de nos usages de classe, et d'aller chercher avec elles ce qui peut s'y passer.

CHARLES (*vivement*).

Comment donc Firmin? est-ce qu'il s'y est passé quelque chose?...

FIRMIN.

Tu m'impatientes! rien ne s'est passé; rien ne vous regarde... rien... (*On entend la cloche*)... Ah! la bienheureuse cloche! je ne l'ai jamais entendue avec plus de plaisir.

HÉLÈNE.

Je le crois; elle te délivre de notre curiosité.

PAULINE.

C'est une curiosité d'amitié, mon cher Firmin.

FIRMIN.

Je le sais, mes bonnes petites sœurs; je ne vous en veux point; ne soyez pas non plus fâchées contre moi; je vous assure que, dans cette circonstance, je ne mérite pas de reproche; c'est tout ce que je puis vous dire..... Allons, allons, n'en parlons plus; prenez nos paquets; cachez nos décorations, mettez tout cela en ordre, et enfermez-le; à ce soir; à ce soir! (*Il sort en courant*).

*

CHARLES (*à Léon et Gustave*).

Partons aussi bien vite ; la cloche ne sonne plus ; à ce soir, mes chers sœurs.

PAULINE et HÉLÈNE.

A ce soir, bon petit Charles.

LÉON et GUSTAVE.

Sans adieu, mesdemoiselles.

PAULINE.

Bonjour, messieurs ; allez, allez, ne vous retardez pas ; le censeur vous gronderait. (*Ils sortent*).

PAULINE (*à Hélène*).

Allons nous habiller, ma

chère amie, et ne disons rien à maman de ce que Firmin nous a fait redouter.

HÉLÈNE.

D'ailleurs, il est si bon, que s'il nous fait perdre un plaisir, c'est sûrement pour nous en procurer un autre qui vaudra davantage.

(*Elles rassemblent tout ce que Firmin leur a laissé, et elles sortent*).

Fin du premier Acte

ACTE II.

(*La scène est chez M. d'Olban ; le Théâtre représente un salon*).

SCÈNE PREMIÈRE.

Madame D'OLBAN et madame CLERVILLE.

Mme. D'OLBAN (*assise dans une bergère, en costume de convalescente*).

Comment, ma chère amie, vous vous privez pour moi d'un aussi doux plaisir que celui d'assister

à la distribution des prix ! ah ! je vous remercie bien de votre sacrifice.

Mme. CLERVILLE.

Je n'ai point de mérite, ma chère amie ; j'ai vu hier votre mari affligé de la privation que vous deviez éprouver aujourd'hui, j'ai résolu de l'adoucir. Il sera bien aise, ainsi que vos bons enfans, de me trouver auprès de vous ; leur amitié pour moi s'en augmentera encore. Je crois d'ailleurs que mes deux enfans, Léon et Gustave, n'auront pas de prix, et je ne suis pas fâchée de retarder un peu le

moment où j'en aurai la certitude.

Mme. D'OLBAN.

Vous êtes aussi franche que bonne. Quant à moi, je ne saurais douter des succès de mon cher Firmin, après l'avoir vu premier presque toute l'année ; c'est ce qui rend douloureuse pour moi la privation d'assister à son triomphe.

Mme. CLERVILLE.

Je le sens, je vous assure ; je me rappelle votre bonheur l'année dernière, à pareil jour ; je serrai votre main tremblante,

je vis briller vos larmes de joie, au moment où l'on couronna votre cher Firmin.

Mme. D'OLBAN.

Et je vous avais montré combien mon cœur battait en attendant cet heureux instant.

Mme CLERVILLE.

Sans doute, en ce moment, il bat encore.

Mme. D'OLABN.

J'en conviens, mais le prix de l'année dernière, et les bonnes places de cette année, me don-

nent aujourd'hui plus d'espoir que de crainte.

Mme. CLERVILLE.

Doivent même vous donner de la certitude.

Mme. D'OLBAN.

Je n'en ai jamais assez de ce que je désire. Je ne puis oublier d'ailleurs que Firmin a été malade au printemps pendant un mois ; le pauvre enfant, que je soignais ici, se désolait du temps qu'il perdait ; je n'aurai point de prix cette année, me disait-il en pleurant, et je ne te verrai point aussi heureuse que l'année der-

nière ; je le consolais par ma tendresse ; ton zèle, lui répondais-je, te fera regagner le temps perdu ; d'ailleurs si tu n'as point de prix, tu sais bien que tu n'en seras pas moins aimé, moins caressé de moi et de ton père.

Mme. CLERVILLE.

Ah! voilà bien le prix auquel cet aimable enfant est le plus sensible.

Mme. D'OLBAN.

Et celui-là ne peut lui être enlevé. Aussi quoiqu'il arrive, ce jour qui me rend mes enfans, sera pour moi un jour du plus tendre bonheur.

Mme. CLERVILLE.

Je pense et je sens comme vous ; aussi il me serait difficile de dire qui de nos enfans ou de nous, jouit plus vivement des vacances.

Mme. D'OLBAN.

Et mes chères petites filles, elles en jouissent d'avance ; depuis plusieurs jours elles ne s'occupent que de préparatifs de fête.

Mme. CLERVILLE (*regardant sa montre*).

En ce moment, elles doivent être bien heureuses ; l'heure m'annonce qu'elles vont nous

ramener les héros de ce beau jour.

Mme. D'OLBAN (*avec joie*).

Quoi! déjà? ah, ma bonne amie, ne vous trompez vous pas?

Mme. CLERVILLE.

Non, non; regardez vous-même.

SCÈNE II.

Les mêmes, JUSTINE (*elle porte les apprêts d'une collation*).

JUSTINE.

Allons, mesdames, voilà bientôt le beau moment. On entend

les fanfares passant sur la place; mon cœur en tresaille de joie.

Mme. D'OLBAN.

Dépêchez-vous, ma chère Justine. Auprès de la collation, placez les caisses de fleurs destinées à Firmin, les cages de serins destinées à Charles : ah, pourquoi ne puis-je arranger tout cela!

Mme. CLERVILLE.

Restez assise; je vais aider Justine; dirigez seulement nos petits préparatifs. (*Elles prennent quatre caisses d'arbustes qu'elles placent au fond du théâtre sur une petite estrade; au-*

dessous, de belles cages d'oiseaux, sur les côtés, de petites tables rondes, couvertes de gateaux, de fruits et de vases de fleurs).

Mme. D'OLBAN.

C'est fort bien ainsi. Mais combien mettez-vous de couverts?

Mme. CLERVILLE.

Nous en mettons dix, c'est le nombre de nos enfans.

Madame D'OLBAN.

Sans doute, mais Firmin nous a annoncé un de ses camarades.

JUSTINE.

Si c'est M. Belmont, madame,

cela est changé, il ne viendra pas ; il m'a assuré lui-même qu'il s'était dégagé auprès de M. Firmin.

Mme. D'OLBAN.

Et pourquoi ?

JUSTINE.

Je ne sais, mais il paraissait bien ému en me parlant ainsi ; je n'ai jamais vu d'enfant de son âge dans un pareil état.

Mme. D'OLBAN.

Pauvre enfant ! il est si malheureux ! Deux ans de suite privé d'encouragemens et de vacances ! mon bon Firmin m'en parle souvent, et avec un tendre intérêt.

Mme. CLERVILLE.

J'ai connu autrefois son père; je n'approuvais point ses idées; il croyait suppléer aux dispositions de son fils en l'obligeant à des efforts accablans.

Mme. D'OLBAN.

C'est une cruelle injustice que d'exiger d'un enfant plus qu'il ne peut faire. Tous ne sont pas nés pour être grands et forts; tous ne sont pas nés pour être intelligens et spirituels.

Mme. CLERVILLE.

Et le jeune Belmont ne manque, je vous assure, ni d'esprit ni d'intelligence; j'ai écouté quel-

quefois avec beaucoup de plaisir ses conversations avec mes enfans ; il réussirait très-bien dans beaucoup de bonnes choses, mais l'étude du latin n'est peut-être pas une de celles pour lesquelles il aurait de la facilité ; pourquoi l'y contraindre ? ou du moins pourquoi le punir de ce que, malgré ses efforts, il n'obtient point de brillans succès ? Nous n'agissons pas ainsi à l'égard de notre bon Gustave. Nous savons d'avance, mon mari et moi, qu'il ne sera jamais très-distingué en littérature. Nous n'en sommes mortifiés ni pour nous, ni pour lui. Cela ne l'empê-

chera pas, non seulement d'être bon et aimable, mais encore d'être plus propre que d'excellens littérateurs à des professions très-utiles, par exemple, à celles de militaire, d'administrateur ou de commerçant. Si M. Belmont était raisonnable, il éviterait de se tourmenter lui-même et de tourmenter son fils. Mais il a toujours voulu briller; il veut aussi que son fils brille par son éducation; cen'est point là le vœu de la tendresse.

Mme. D'OLBAN.

Non, non! ... mais j'entends du bruit .... (*elle écoute*) Justine, ouvrez la fenêtre .....

oui, oui, j'entends les douces voix qui se confondent ..... (*On entend les enfans qui parlent à la fois*) (Justine sort).

SCÈNE III.

Madame D'OLBAN, Madame CLERVILLE, M. D'OLBAN conduisant tous les enfans, FIRMIN, CHARLES, HÉLÈNE, PAULINE, LÉON, GUSTAVE.

(*Madame d'Olban se lève en s'appuyant sur le bras de madame Clerville ; elle fait un mouvement pour s'avancer ; Firmin vole dans ses bras ; Charles s'y jette à son tour*).

Mme. D'OLBAN.

Mon cher Firmin, mon bon Charles !

HÉLÈNE (*elle montre d'une main la couronne de Charles, de l'autre son prix*).

Regarde, maman, voilà le prix de Charles; voilà sa couronne.

Mme. D'OLBAN (*pleurant de tendresse*).

(*Elle embrasse de nouveau Charles*). Mon cher enfant, je ne puis voir encore que toi, que le bonheur de te serrer contre mon cœur.

M. D'OLBAN.

Calme-toi, et assis-toi, ma chère amie; et vous, Mme Clerville, ah, que de bonté!

Mme CLERVILLE.

Dites de l'amitié. Mais remettons-nous, et essuyons nos larmes pour tout voir ..... Hélène nous a montré le prix de Charles ; c'est Pauline sans doute qui est chargé de celui de Firmin. (*Moment de silence.*)

PAULINE (*tristement; elle montre ses mains vides*).

Je n'en ai point.

(*Madame d'Olban regarde avec tendresse Firmin, qui détourne les yeux*).

Mme. D'OLBAN.

C'est un mécompte que je ne

conçois pas, mais dont mon premier soin est de consoler mon cher Firmin.

(Il prend sur la table plusieurs volumes attachés ensemble).

Tiens, mon cher enfant, voilà le prix que tes parens te donnent pour gage de leur satisfaction. Ce n'est point un triomphe public, il n'en sera pas moins cher à ton cœur, n'est-il pas vrai?

FIRMIN *(pleurant).*

Mon bon et cher papa!

Mme. D'OLBAN.

Oui, mon cher ami, nous sommes bien contens de toi;

nous voulons te récompenser de ton travail, dont nous avons la certitude comme si tu en avais reçu publiquement le témoignage.

Et toi, mon Charles, combien il m'est doux de recevoir ta première couronne, de la placer à côté de celle que Firmin m'apporta l'année dernière !

M. D'OLBAN. (*Il donne des livres à Charles.*)

Voilà aussi notre prix, mon bon enfant; continue à en mériter ainsi de deux côtés tous les ans.

CHARLES.

Ah, mon papa, que je vous re-

mercie ! ma chère maman, que vous êtes bonne !

PAULINE.

A notre tour maintenant, mon petit Charles, reçois les hommages de tes sœurs.

(Pauline et Hélène chantent en duo les deux couplets suivans).

Mon cher frère, cette couronne
Efface les prix les plus beaux ;
C'est à tes progrès qu'on la donne ;
Et des amis sont tes rivaux.
Toute une famille bien chère
Partage tes succès flatteurs ;
Et dans les larmes de ta mère,
Tu vois réfléchir tes honneurs.

Embrassons le roi de la fête,
Offrons-lui chacun une fleur ;
Les lauriers qui couvrent sa tête
En font bien le roi du bonheur.
Oui, Charles, reçois pour hommage
Notre tendre félicité ;
Et tous les ans, avec courage,
Renouvelles ta royauté.

CHARLES (*embrassant Hélène et Pauline*).

Que vous êtes bonnes, mes chères sœurs ! que vous me rendez heureux !

PAULINE (*à Firmln*).

Viens, mon bon ami, voir

les orangers qui ont fleuri pour toi.

HÉLÈNE (*à Charles*).

Viens, Charles, entendre les petits oiseaux à qui j'ai appris à chanter pour te servir de fanfare. (*Tous les enfans s'éloignent, mais Firmin reste un peu en arrière, et se montre peu attentif à ce que lui disent ses sœurs*).

Mme. D'OLBAN (*à son mari*).

Explique-moi, mon ami, comment notre cher Firmin a pu aujourd'hui tromper notre attente ?

M. D'OLBAN.

J'en suis si étonné que je ne

saurais comment te l'expliquer.

Mme. D'OLBAN.

Nous serions-nous abusés sur son travail, sur son application?

M. D'OLBAN.

Cela ne peut être ; ses notes ont toujours été si bonnes, son professeur nous en a toujours dit tant de bien ! et moi-même j'ai suivi ses progrès.

Mme. D'OLBAN.

Mes bons amis, nous avons peut-être tous la même idée ; Firmin est victime de quelque passe-droit; l'injustice ....

FIRMIN (*se rapproche et dit :*)

Non, non, il n'y a point eu d'injustice ; je vous le dirais si j'en avais éprouvé ; vous m'en consoleriez si bien !

Mme. D'OLBAN.

Mais qu'est-ce donc enfin?

FIRMIN.

Ma chère maman, je vous en conjure, ne vous affligez point ; je ferai tant d'efforts l'année prochaine, que je suis bien sûr d'avoir deux prix pour remplacer celui-ci.

Mme. D'OLBAN.

Tu n'es donc pas plus faible dans ton travail ?

FIRMIN (*vivement*).

Au contraire.

M. D'OLBAN.

Comment donc as-tu été vaincu, et par un des moins forts de tes camarades?

Mme. D'OLBAN.

Par qui donc?

M. D'OLBAN.

Par le jeune Belmont.

Mme. CLERVILLE.

Est-il possible?

Mme. D'OLRAN.

La compassion du professeur

aura sans doute agi ; je lui en parlerai franchement.

FIRMIN (*avec vivacité*).

Mais non, maman ; tenez, ne cherchez point à expliquer tout cela ; notre professeur n'y est pour rien ; ne lui parlez point ; il croirait que je l'accuse : je serais désolé ; enfin, ne pensez plus qu'à une chose, à la promesse que je vous fais de payer l'année prochaine votre indulgence et votre bonté.

Mme. D'OLBAN (*elle l'embrasse*).

Allons, mon cher enfant, n'en parlons plus ....

M. D'OLBAN.

Je suis sûr, en effet, qu'il n'y a pas eu d'injustice ; avec ce cœur-là, il l'aurait sentie.

FIRMIN.

Oui, mon papa ; je sens même pour mes camarades celles qu'ils éprouvent ; mais avec des soutiens comme vous, les injustices que l'on me ferait ne m'abattraient pas.

Mme. D'OLBAN.

Et tu ne nous les cacherais pas?

FIRMIN.

Ah, j'aurais trop besoin de vos consolations.

Mme. CLERVILLE.

Aimable enfant!

SCÈNE IV.

Les mêmes, le jeune BELMONT.

FIRMIN (*interdit*).

Que veux-tu Belmont? viens-tu goûter avec nous?

BELMONT (*tenant sa couronne et ses livres de prix*).

Non, non, Firmin; je désire seulement parler à ta maman.

FIRMIN (*vivement*).

Tais-toi, mon ami; viens dans ma chambre ..... Songe aux vacances.

BELMONT (*le repoussant doucement*).

Non, non Firmin. (*à madame d'Olban*) : Tenez, madame, tenez, voilà le prix remporté par votre fils, voilà sa couronne; voilà votre joie que j'avais cru pouvoir vous ôter; mais non, je ne le ferai pas plus long-temps; il m'en coûte trop de tromper!...

FIRMIN (*frappant du pied*).

Belmont, tout était fait; et tu reviens sur le marché!

BELMONT.

Oui, j'y reviens, et pour rien au monde, je ne voudrais le tenir.

Tenez, Madame, tenez voilà le prix remporté par votre fils.

M. DOLBAN.

Expliquez-vous, mon cher ami, vous nous jetez dans une si grande surprise!

FIRMIN (*voulant parler*).

Mon papa, c'est inutile;... écoutez-moi!...

BELMONT.

Non, c'est moi qui dois tout dire... Vous saurez que, d'après la résolution de mon père, je ne devais aller en vacances qu'à la faveur d'un prix. Je faisais tous mes efforts pour monter aux premières places; je ne pouvais y parvenir. Pendant ce

dernier mois, n'ayant plus d'espérance, la tristesse m'accablait; je sentais que j'allais être malade; Firmin faisait, pour me soutenir et me consoler, tout ce qui pourrait être imaginé par le plus tendre frère; enfin, la semaine dernière, me voyant au désespoir, il a fait sa composition de manière à descendre à une place voisine de la mienne, et tandis que notre professeur et nos camarades témoignaient leur surprise, il se montrait vivement satisfait. Le soir, après la classe, il m'a pris à part, et après m'avoir embrassé, il m'a dit du ton le plus pressant : Mon cher ami,

je t'en conjure, consens d'avance à ce que je vais te proposer. J'ai hésité quelques momens; mais il me montrait tant d'affection, et il mérite tant de confiance! Je ferai ce que tu voudras, lui ai-je dit. — Souviens-toi de ce que tu me promets, a-t-il ajouté, ne le rétracte plus. — Non, non, je t'en donne ma parole. — Alors, continuant avec vivacité, nous voilà, en classe, près l'un de l'autre, m'a-t-il dit; cette place que mon cœur désirait, je la garderai toute la semaine; vendredi surtout, je ne la céderai pas; ce jour-là, notre composition sera la dernière;

c'est celle qui décidera le prix ; j'y mettrai toute mon attention, toute mon ardeur ; je te la donnerai secrètement, sans que personne l'aperçoive ; tu la recopieras ; tu la feras passer pour la tienne ; et c'est moi qui présenterai la tienne, que j'aurai également recopiée secrètement ; je ferai si bien, sois en sûr, mon cher ami, je ferai si bien, que tu iras en vacances ; juge quel prix je recevrai ! — Confondu de tant d'amitié, j'ai voulu repousser ce projet : Firmin s'est désolé, s'est même fâché ; il m'a rappelé ma promesse ; il m'a entraîné. — Ven-

dredi dernier, nous avons composé; l'idée de Firmin s'est exécutée avec adresse; j'ai donné sa composition; il a donné la mienne. En sortant de classe, ses yeux rayonnaient de joie; jamais, jamais, m'a-t-il dit, je n'ai été aussi content de mon ouvrage; et cet excellent ami me remerciait encore!... Je n'ai plus pensé qu'aux vacances et à mon départ. Ce matin, mon professeur m'a rencontré; il m'a félicité avec étonnement; ma joie est alors tombée; j'ai parlé à Firmin; il a exigé que notre projet s'accomplisse; il s'est accompli; j'ai reçu sa couronne,

*

son prix; tous nos camarades étaient stupéfaits; et moi, plein de honte, je ne savais où porter mes regards. J'ai aperçu M. d'Olban; j'ai vu sa tristesse; j'ai pensé à vous, madame, qui alliez être bien triste à votre tour... Ce malheureux prix me faisait trop souffrir; j'ai résolu de vous l'apporter; je vous supplie de me pardonner l'instant de peine que je vous ai causée; ah, je ne veux pas d'un bonheur ainsi acheté; je resterai au lycée.

M. D'OLBAN (*lui prenant la main avec le plus tendre intérêt*).

Non, non, mon digne en-

fant, vous ne resterez point au Lycée ; vous irez en vacances, et c'est ici, auprès de ce cher Firmin, votre ami, que vous goûterez les plaisirs que vous avez si bien mérités.

Mme. D'OLBAN (*tout en pleurs*).

Je suis si émue, que je ne puis assez vous témoigner mon affection et mon estime ; et toi, Firmin, généreux enfant, vous êtes bien dignes l'un de l'autre.

PAULINE.

Mon cher frère, s'il y avait des prix de bonté, tu aurais le premier.

Mme. D'OLBAN.

Ces prix se donnent par la ten-

dresse; la mienne s'en charge.

FIRMIN.

Ah, ma bonne maman!

Mme. CLERVILLE.

Ce sera un prix bien doux pour Firmin d'avoir près de lui son ami, et de le rendre heureux: nous l'aiderons tous; car nous l'aimons tous après une si touchante démarche.

BELMONT

Comment pourrai-je répondre à tant de bonté?

Mme. D'OLBAN.

Par votre affection pour nous,

mon cher ami, par votre santé, votre gaîté. Hélène, Pauline, vous avez un frère de plus, et c'est Firmin qui vous le donne.

HÉLÈNE.

Nous allons bien l'aimer, je vous l'assure.

PAULINE.

J'ai encore un joli serin; ce sera pour lui; je lui apprendrai à dire son nom.

HÉLÈNE.

Et moi, il me reste deux jolis mirthes, à fleur-double, que je lui consacrerai.

LÉON (*montrant Gustave*).

Nous serons aussi tes amis, Belmont, car nous sommes ceux de toute la famille.

BELMONT.

Vous me comblez; (*à Firmin*) et je dois tout à ton amitié.

FIRMIN.

Et c'est moi, mon cher ami, qui gagne tout, puisque nous passerons ensemble les vacances.

M. D'OLBAN.

Oui, mes amis, ce que l'on peut gagner de plus doux dans la vie, ce sont de vrais amis; eux

seuls en font la consolation et le charme.

FIRMIN.

Qu'ai-je donc sacrifié à cette précieuse acquisition? un peu de gloire !....

Mme. D'OLBAN.

Est-ce que tu n'en fais aucun cas, mon cher enfant ?

FIRMIN.

Je ne dis point cela ; la gloire m'est déjà bien chère, puisque je vous la rapporte ; aussi je dois l'avouer en ce moment, j'ai balancé plusieurs jours dans mon projet : ce qui m'a décidé, c'est

que j'étais bien certain de passer également mes vacances au sein de ma famille; tiens, mon cher Belmont, ne te fâches point, ce prix-là, s'il avait fallu l'abandonner, rien n'aurait pu m'y déterminer...; et toi, au contraire, tu venais ici me sacrifier tes vacances! tu voulais rester au Lycée!... Conviens, mon ami, que tu es plus généreux que moi.

Mme. D'OLBAN.

O charme de la candeur et de la bonté! que je suis heureuse d'avoir un tel fils! et qu'il est heureux d'avoir déjà trouvé un tel ami!

Mme. CLERVILLE.

On ne peut offrir de plus douces récompenses à de si excellens cœurs que les biens mêmes qu'ils viennent d'acquérir, les délices de l'amitié. Je vais écrire à M. Belmont; je lui raconterai le trait qui nous enchante; je le prierai de consentir au bonheur que son fils a si bien mérité; je suis certaine de son approbation.

M. D'OLBAN.

C'est parce que j'en ai également la certitude, que je dis maintenant de tout mon cœur, en mon

nom et au nom de mes enfans :
Vivent les vacances !

Tous les Enfans répètent à grands cris :

Vivent, vivent les vacances !

VAUDEVILLE.

FIRMIN.

Je puis l'avouer à présent :
Oui, j'avais fait un sacrifice ;
Et quand je songeais à maman,
Ah ! mon cœur était au supplice.
Mais il me restait la douceur
D'avoir soulagé ses souffrances ;
(*Montrant Belmont*)
Je ne renonçais qu'à l'honneur ;
Et lui renonçait aux vacances.

M. OU Mme. D'OLBAN.

Mes enfans, de ce jour heureux,
Je conserverai la mémoire ;
J'aime à voir vos cœurs généreux
Céder le plaisir et la gloire.
Aujourd'hui vous avez appris
Où sont les douces jouissances ;
Vous doublez l'éclat de ce prix
Et le bonheur de vos vacances.

BELMONT.

Pour moi j'ai béni l'amitié
Aux jours d'abandon, de tristesse ;
Et je la trouve de moitié
Dans ce jour de tendre allégresse.
(*A Firmin.*)
Ah, restes toujours dans mon cœur,
Près des plaisirs ou des souffrances,
Et je te devrai le bonheur,
Toujours, comme dans nos vacances.

CHARLES.

Ah, de vos généreux combats,
Nous avons admiré la cause ;
Maintenant aux joyeux ébats
Que notre troupe se dispose.
Le jour désiré des plaisirs
Couronne enfin nos espérances ;
Jouons, amis, point de loisirs ;
Employons nos chères vacances.

LÉON OU GUSTAVE.

Oui, mes amis, courons aux jeux,
Qu'avec zèle chacun s'y livre ;
Qu'on voie à qui fera le mieux ;
C'est un concours que j'aime à suivre ;
C'est là que j'ai beaucoup appris ;
Et je dis avec assurance :
Aux jeux si l'on donnait un prix,
Je l'obtiendrais dans nos vacances.

PAULINE.

Ah, ne donnons pas aux plaisirs
Tout ce temps de notre allégrese;
Mais partageons nos doux loisirs
Entre la joie et la tendresse.

HÉLÈNE.

Oui, que nos bons et chers parens
Qui nous comblent de jouissances,
Dans le cœur de tous leurs enfans,
Trouvent le prix de nos vacances.

LES CHANSONS ET LES IMAGES.

Maman, ma bonne petite maman, je t'en prie bien, encore une chanson, disait Eliza à sa mère; encore, encore!

— Je t'ai dit, ma bonne amie, de ne plus me tourmenter ainsi; je viens de chanter deux chansons fort longues; maintenant j'ai quelque chose à faire; je ne puis plus t'amuser; tu peux jouer tranquillement près de moi avec ta poupée, ou bien tu peux aller

courir dans le jardin avec ton frère ; ce soir, si tu ne m'as plus importunée, je te chanterai encore une chanson.

— Mais, maman, si tu voulais ! . . . . .

— Je t'ai prévenu, ma fille, que je ne voulais plus ; c'est décidé ; il dépend de toi maintenant d'avoir encore une chanson ce soir, ou d'en être privée.

— Tu n'aimes donc pas à me faire plaisir, ma chère maman ?

— J'aime toujours à te faire plaisir, mon enfant, mais j'aime encore mieux te rendre aimable, en te délivrant du vilain défaut de l'importunité ; d'ailleurs, j'ai

des affaires en ce moment, et lors même que tu ne serais pas importune, je ne pourrais te consacrer mon temps; j'ai des devoirs à remplir.

En ce moment, Adolphe, frère aîné d'Eliza, entra dans la chambre de sa maman; il fit d'abord quelques caresses à sa petite sœur; il s'approcha ensuite de sa maman pour la consulter sur un dessin qu'il avait commencé. Madame Paul lui répéta ce qu'elle venait de dire à Elisa sur les affaires pressantes qui l'empêchaient, en ce moment, de s'occuper de ses enfans chéris. — Ce soir, mon cher

Adolphe, je te donnerai avec plaisir mon avis sur ton dessin.

— En ce cas, maman, dit Adolphe, je te le rapporterai ce soir ; je m'en vais de suite pour ne pas te déranger.

— Tu vois, ma fille, comme Adolphe est raisonnable et discret ; suis son exemple, et va t'amuser avec lui jusqu'à l'heure de son étude.

Eliza suivit son frère ; mais comme elle était dans des dispositions d'exigeance, elle lui dit : Je ne veux point que nous allions dans le jardin ; je veux que nous allions dans ta chambre ; tu me montreras tous tes dessins.

— Ma petite Eliza, dit Adolphe, j'aimerais mieux prendre un peu l'air ; il me reste si peu de temps ; dans un quart-d'heure il faut que j'étudie mes leçons ; ensuite mon maître viendra, et je n'aurai plus un instant pour jouer avec toi.

— Je veux aller voir tes dessins; je le veux, dit Eliza, d'un ton impatient; et elle tirait si fort son frère par l'habit qu'elle l'entraînait. D'ailleurs, comme il aimait beaucoup sa petite sœur, et qu'il était d'un caractère complaisant et facile, il céda.

Eliza, qui aimait les images presqu'autant que les chansons,

fut très-contente; elle en était entourée; Adolphe en avait une si belle collection! lui-même était content de voir sa sœur admirer ses ouvrages, car tout ce qu'Eliza regardait était fait par Adolphe, et même était de sa composition; découpures, dessins, enluminures, tout sortait de son imagination et de sa main; il n'avait point encore appris à dessiner; il créait des tableaux de toutes les manières; le sujets lui en étaient fournis par tout ce qu'il lisait, par tout ce qu'il voyait; depuis ses auteurs classiques jusques aux contes bleus, il avait tout retracé; ses dessins,

ou plutôt ses ébauches, souvent bizarres, montraient cependant presque toujours beaucoup de talent naturel. Dans plusieurs de ses tableaux on reconnaissait aisément des fables de La Fontaine, des traits d'histoire, ou des scènes de famille.

Une demi-heure s'était déjà écoulée. — Allons, allons, disait Adolphe, laisse-moi rassembler mes dessins et me mettre à l'étude. — *Encore*, *encore*, répondait Eliza.

— Mais, ma chère petite amie, l'heure me presse; mon maître va venir. — *Encore, encore*; c'était toute la réponse d'Eliza; et

elle prononçait si souvent ce mot dans la journée, que l'on aurait pu en faire sa devise. Elle fit si bien que le maître arriva sans qu'Adolphe eût seulement regardé ses leçons; il n'avait pas eu même le temps de rassembler ses images.

Comme Adolphe était fort exact et fort appliqué, son maître fut très-surpris; pour lui, il était désolé, et se levant précipitamment, il se hâtait d'enlever tout ce qui était sur la table. Eliza, sans égard pour le maître et pour la peine d'Adolphe, se met à crier: encore, encore, les images; je veux les voir encore;

et elle frappait du pied ; et elle pleurait. Heureusement sa bonne entendit ce tapage; elle vint débarrasser Adol phe, quiput alors parler à son tour, et s'excuser de son mieux.

Pour Eliza, elle fit une violente scène, criant, pleurant, repoussant son petit frère Adrien, jetant tout ce que sa bonne lui offrait pour la consoler; sa plus belle poupée même fut meurtrie, et ses vêtemens déchirés.

Madame Paul, qui était sortie, ne fut pas témoin de ces extravagances ; mais elle les avait présumées d'après les dispositions qu'elle avait vues le matin

à Eliza; elle connaissait son caractère; elle s'occupait sans cesse de l'adoucir par un mélange de tendresse et de fermeté. Le soir, elle avait l'habitude de s'environner de sa famille; elle causait avec ses enfans de l'emploi de leur journée; elle trouvait ainsi les occasions les plus naturelles de leur donner avec douceur d'importantes leçons, et c'était d'eux-mêmes qu'elle apprenait ce qui s'était passé pendant son absence; ils étaient pour elle de la plus grande franchise, parce qu'elle était toujours d'une parfaite indulgence.

Ton maître a-t-il été content

de toi aujourd'hui, demanda-t-elle à Adolphe?—Non, maman, répondit-il avec tristesse. — Ne t'affliges pas, mon cher enfant; on ne peut-être disposé tous les jours à la même ardeur pour le travail; d'ailleurs tu as été dérangé peut être ..... Adolphe gardait le silence. — Est-il vrai, mon ami, que tu as été dérangé?

Pour toute réponse, Adolphe se mit à pleurer. Eliza, dont le cœur était déjà bien généreux; fut sensible à la discrétion et à la peine de son frère — Oh oui, maman, lui dit-elle, en se jetant dans ses bras; oh oui, Adolphe a été dérangé par une petite

méchante, une petite folle!...

— Dis donc par une charmante petite exigeante, à qui il est bien difficile de résister.

En disant ces mots, madame Paul couvrit son Eliza de caresses. Mais, ma chère, enfant, ajouta-t-elle, tu vois combien de peines peuvent naître de ton importunité et de ta tyrannie. Ce matin, si j'avais cédé à ton éternel *encore*, si j'avais perdu seulement cinq minutes à te chanter *encore* une de ces chansons que tu sais par cœur, j'aurais manqué une affaire très-essentielle. Adolphe, qui n'as pas eu autant de force que moi, a négligé son devoir; son

maître l'a grondé. Ton joli petit Adrien, dont tu es la bonne et la compagne, a été seul dans ses jeux; vraisemblablement, il a pleuré plus d'une fois. — Oh oui, maman. — Eh bien, tu le sais; quand ta journée n'est pas bonne, tu la termines par une petite pénitence; il en faut une ce soir; tu l'as bien méritée, n'est-ce pas? — Oui, maman, dit Eliza, le cœur tout gros de soupirs. — La pénitence de ce soir est facile à trouver, dit madame Paul. Je t'avais promis une romance nouvelle, je ne te la chanterai que demain. — J'y consens, répondit Eliza, fondant en larmes.

Madame Paul, émue d'une si douce résignation, et d'un si tendre repentir, laissa pleurer Eliza pendant quelques minutes; elle la serra ensuite contre son cœur, la consola par mille témoignages d'amour, et lui dit du ton le plus touchant:

— Ma bonne petite fille, tu veux modérer ton exigeance, n'est-ce pas?

— Oh! oui, maman; je ne veux plus dire *encore*, *encore!*

— Écoute, ma chère enfant, s'il t'échappe quelquefois de le dire, je te rappellerai ta bonne résolution, et tu t'arrêteras, n'est-il pas vrai?

— Je te le promets, maman. Ah ! qu'il me tarde d'être à demain !....

— Pour entendre la romance?

— Oui, maman, et aussi pour ne pas te dire *encore !*

— Tu y penseras donc bien souvent dans la journée ?

— Je ne ferai pas autre chose, ma chère maman.

— Et moi, dit Adolphe, je composerai un dessin qui représentera une maman qui chante, une petite fille qui écoute, et un petit garçon, derrière sa sœur, lui disant à l'oreille : Il ne faut pas dire *encore*, *encore !*

— Charmante idée, mon bon

Adolphe, dit la maman ; ce sera un agréable moyen d'affermir Eliza dans sa résolution. Allons ; à demain, mes chers enfans, à demain !

Dès son lever, le lendemain, Adolphe fit le dessin qu'il avait promis ; il le donna à sa petite sœur, qui en fut enchantée, et qui le tint dans sa main pendant toute la journée. De temps en temps, elle causait avec cette image. — Ecoutez bien, mademoiselle Eliza, écoutez bien cette jolie romance que votre maman chante pour vous ; et quand elle sera finie, n'importunez pas votre maman ; n'exigez point qu'elle

la recommence ; ne dites point éternellement, *encore*, *encore* : vous savez que cela fatigue votre maman.

C'est ainsi que l'aimable Eliza se donnait à elle-même des avis, dont elle se promettait bien de profiter à la fin de la journée.

Elle arriva l'heure désirée où madame Paul rassemblait ses chers enfans. Ma bonne Eliza, lui dit-elle, commence par m'embrasser ; j'étais aussi impatiente que toi d'arriver au moment où je pourrais te récompenser de la douceur que tu as montrée aujourd'hui. Viens aussi près de moi, mon cher Adolphe ; toi qui

est toujours si bon, si complaisant! Et toi, mon petit Adrien, ta place est sur mes genoux; tu ne parles pas trop bien encore, cependant tu commences déjà à écouter mes contes et mes chansons; bientôt Eliza pourra t'en apprendre quelques-unes; mais lorsqu'elle se donnera ce soin, tu ne la fatigueras pas, n'est-il pas vrai, en lui demandant sans cesse de recommencer, en lui criant *encore, encore*?

Le bon petit Adrien, âgé seulement de vingt mois, ne comprenait pas ce que sa maman lui disait; il n'y répondit pas; et ce n'était pas à lui non plus que

madame Paul s'adressait : Eliza, qui entendit fort bien ce que sa maman voulait dire, montra le dessin d'Adolphe : Tiens, maman, dit-elle, je serai à l'avenir aussi discrète, aussi peu exigeante que cette petite personne-là.

—Je ne t'en demande pas tant, ma chère amie, dit madame Paul en souriant. Lorsqu'une de mes chansons ou une de mes histoires te fera plaisir, je serai bien aise que tu me le témoignes en me demandant de la recommencer; quelquefois ce sera un plaisir pour moi-même de te satisfaire : mais lorsque je serai

fatiguée ou occupée, et que je te prierai de me laisser un peu de repos, tu n'insisteras plus, n'est-il pas vrai? tu ne me tourmenteras plus, tu ne m'affligeras plus par tes vilaines colères?...

— Oh! non, non, ma chère maman, rien n'est plus sûr; je serai aussi raisonnable qu'Adolphe.

— Il ne m'en faut pas davantage; embrassez-moi tous les trois, et écoutez-moi, mes chers enfans.

Les trois enfans, après s'être disputé les baisers de cette bonne maman, se pressent contre elle dans l'attitude de la ten-

dresse et de la curiosité. Ils écoutèrent avec ravissement la romance suivante :

LES ENFANS ET LA NUIT,

ROMANCE.

De deux enfans, habitans du village,
Je veux parler, écoutez ma chanson.
Tous deux venaient de remplir un message
Pour leurs parens, Marguerite et Raimond.

Tout en marchant, petite causerie,
D'un long chemin abrégeait la moitié ;
Ils se contaient histoires de férie,
Ou se parlaient de leur simple amitié.

Mon cher Edouard, disait la tendre Iselle,
Quand le fuseau tournera sous mes doigts,
Je filerai la laine la plus belle ;
Mon père et toi, vous braverez les froids.

Moi, dit Edouard, la mûre de l'automne,
L'oiseau des bois, la rose du printemps,
C'est à ma sœur que toujours je les donne,
Ma mère et toi, partagez mes présens.

Nous nous aimons; nos parens nous chérissent;
Sous notre toit est l'amour, la bonté;
Nos champs sont verts, et nos arbres fleurissent;
De nos agneaux nous avons la gaîté.

Heureux ainsi de leur amitié tendre,
Ils oubliaient et le temps et la faim;
Mais tout-à-coup la nuit vient les surprendre;
Tout en tremblant ils se prennent la main.

Pressant leurs pas, ils gardent le silence,....
Lorsqu'un doux chant, par l'écho répété,
Leur rend la vie... ah, c'est la voix d'Hermance,
Ils vont trouver tendre hospitalité.

Fils de Raimond, dedans notre chaumière,
Entrez, entrez, ô gentils frère et sœur,
Passez la nuit sous le toit de ma mère;
Nous offrons peu, mais c'est de si bon cœur!

Nous bénissons ton heureuse assistance,
O bonne amie, hélas! mais nos parens
Sont, loin de nous, en bien triste souffrance;
Nos jeunes cœurs devinent leurs tourmens.

Que ta bonté nous accorde, ô ma chère,
Un don plus simple, et pour nous d'un grand prix;
Mets dans nos mains une faible lumière,
Nous te devrons, ah! bien plus qu'un abri.

Selon leurs vœux, on apprête avec zèle,
Pour les guider, un rustique flambeau:
Mais, quel espoir! Voilà leur chien fidèle!
Le bon Zamor, gardien de leur troupeau.

Bientôt un cri de la voix la plus chère,
Un cri d'amour, de joie et de bonheur!
Leurs doux accens répondent à leur mère;
Malgré la nuit, les voilà sur son cœur.

LA LUMIÈRE ET LES OMBRES.

Il faisait très-froid à Paris le 3 décembre ; mais le temps était serein, l'air sec ; il donnait de la force ; il invitait au mouvement.

M. Dubruel s'était promené une partie de la journée avec Jules, son fils aîné. Cet enfant, âgé de huit ans, était plein d'esprit et de vivacité ; il demandait sans cesse des livres, ou

des conversations, ou de l'exercice. M. Dubruel sortait avec lui toutes les fois que ses affaires le lui permettaient; et en lui accordant ainsi un grand plaisir, il profitait de toutes les occasions qui se présentaient pour développer son intelligence.

— Mon papa, dit Jules, vers sept heures du soir, nous avons fait ce matin une grande course de jour; je voudrais bien, en ce moment, faire une course de nuit.

M. DUBRUEL.

Mon cher enfant, tu n'y penses pas; il fait si froid!

JULES.

Raison de plus, nous marcherons plus vite.

M. DUBRUEL.

Et où veux-tu que nous allions?

JULES.

Dans les rues.

M. DUBRUEL.

Nous n'aurons rien à y voir.

JULES.

Qu'importe ? nous courrons ; nous parlerons; je sauterai; je verrai la nuit... Allons, allons, mon papa, venez, venez.

M. DUBRUEL.

Je le veux bien.

La maison de M. Dubruel, à Paris, était dans une rue voisine du Luxembourg, rue droite et isolée ; en plein jour même, il y passait très-peu de monde. A sept heures du soir, en hiver, on la parcourait librement ; elle était d'ailleurs très-bien éclairée, comme toutes les rues de Paris.

A peine sortis, M. Dubruel et Jules marchent d'un pas ferme, se tenant par la main. La rue étant large, pavée en dos d'âne, ils en suivent la milieu

leur route est tracée par la ligne des réverbères.

Jules fait bientôt une remarque, et, selon son usage, la communique de suite à son papa.

JULES.

Mais, mon papa, voyez donc ces deux ombres, l'une grande, l'autre petite, qui marchent toujours devant nous!

M. DUBRUEL.

Et vois, mon ami, comme elles s'alongent à mesure que nous avançons!

JULES.

Oui, mon papa, elles s'alon-

gent ; mais en même temps elles s'affaiblissent.

M. DUBRUEL.

Marchons encore un peu..... Nous les voyons à peine.... A présent, nous ne les voyons plus.

JULES.

Que sont-elles devenues ?

M. DUBRUEL.

Tourne-toi, mon cher enfant.

JULES.

Ah, mon Dieu, que c'est extraordinaire ! voilà nos deux ombres derrière nous !

M. DUBRUEL.

Avançons encore ; approchons-nous du réverbère ; tiens, Jules, regarde derrière toi.

JULES.

Nos deux ombres qui nous suivent... et qui se raccourcissent... et qui se fortifient!... Mais, mon papa, c'est le contraire de ce qu'elles faisaient tout-à-l'heure. Pourquoi donc cela?

M. DUBRUEL.

Je te le dirai bientôt. Marchons toujours. Nous voilà exac-

tement sous le réverbère ; cherche notre ombre.

JULES.

Mais, mon Dieu ! il n'y en a plus.

M. DUBRUEL.

Et à présent, suivons notre route.

JULES.

Bon ! voilà les deux ombres qui se replacent devant nous.... et qui s'alongent,... et qui s'affaiblissent... et qui disparaissent.... (*il se tourne*) et qui se replacent derrière nous..... et qui se raccourcissent.... et qui

se fortifient..... Ah, que c'est amusant! Oh, mon papa, suivons tous les réverbères de la rue.

M. DUBRUEL.

Et qu'arrivera-t-il, mon cher Jules?

JULES.

Oh, je le comprends bien à présent! Aussitôt que nous aurons passé un réverbère, notre ombre marchera devant nous; parce que nous serons éclairés par ce réverbère que nous laisserons derrière. Ensuite lorsque nous serons près du réverbère suivant, notre ombre se

placera derrière nous, parce que ce nouveau réverbère nous éclairera par devant.

M. DUBRUEL.

A merveille, mon cher enfant; ton explication est parfaite : suivons, puisque tu le veux, tous les réverbères de la rue; mais je t'avoue qu'il me tarde d'être revenu à la maison, pour faire avec toi de petites expériences sur ces effets de la lumière.

JULES (*hésitant*).

... Eh bien, mon papa... revenons, revenons.

Rentrés chez eux, M. Dubruel

et son fils étaient loin de se plaindre du froid. Jules, frais et animé, ne songe pas même à s'approcher de la cheminée. — Voyons, voyons, mon papa, les petites expériences que vous m'avez promises.

M. DUBRUEL.

Elles sont bien simples, et c'est toi-même qui les fera. Me voilà au milieu de la chambre ; prends le flambeau, et tiens-le bien droit ; ne te brûle pas ; ne te salis pas.

JULES.

Non, non, mon papa, soyez tranquille.

M. DUBRUEL.

Je désire maintenant que mon ombre soit portée sur ce mur à gauche ; c'est à toi de l'y mettre.

JULES.

Eh bien, tenez, voilà le flambeau à droite.

M. DUBRUEL.

Je veux maintenant que tu la places sur ce mur à droite.

JULES.

Je m'y attendais. Tenez, voilà le flambeau à gauche.

M. DUBRUEL.

Fort bien. A présent, je te

demande de faire grossir mon ombre sur ce mur, et ensuite de la faire diminuer.

JULES (*embarrassé ; cherchant quelques momens*).

Oh ! pour cela, je ne sais comment m'y prendre.

M. DUBRUEL.

Rappelle-toi les réverbères, et nos ombres qui s'allongeaient, ensuite qui se raccourcissaient.

JULES (*avec vivacité*).

Bien, bien, je comprends. C'était nous qui marchions ; et les réverbères étaient fixés ; maintenant, il faut faire mar-

cher les réverbères. Restez là, mon papa..... Voyez, voyez; je m'éloigne de vous, et votre ombre qui diminue!... Je me rapproche, et votre ombre qui grossit!... Oh! mon papa, laissez-moi faire une autre expérience moi-même; asseyez-vous.

M. Dubruel s'étant assis, Jules pose le flambeau sur la cheminée, lui tourne le dos, et marche vers le mur. — Voyez-vous, mon papa, comme mon ombre diminue à mesure que je m'éloigne de la lumière!.... et à présent que je reviens à reculons vers la lumière, voyez-vous comme mon ombre grossit!....

M. Dubruel, enchanté, prit son enfant dans ses bras, et, pour le récompenser du plaisir qu'il lui causait, lui promit pour le lendemain une jolie promenade, dont nous comptons bien entretenir nos jeunes lecteurs.

LE MOIS DE DÉCEMBRE,

OU

LE CHOIX DES CADEAUX.

Dès les premiers jours de décembre, les enfans pensent déjà au jour de l'an ; c'est un si beau jour ! Tous les plaisirs se réunissent en leur faveur ; ils mon-

trent à leurs parens combien ils les aiment ; ils reçoivent leurs caresses ; ils reçoivent encore ces bagatelles charmantes qui sont l'objet de leurs vœux, et deviennent la source de leurs amusemens ; les poupées forment des familles toutes neuves pour les petites demoiselles ; les sabres, les canons, les chevaux, viennent armer et équiper leurs jeunes frères ; des livres, des estampes, des ajustemens sont les étrennes des aînés. Tout le monde a sa part ; tout le monde est content ; c'est la fête universelle.

Le premier décembre, la

jeune Victoire, que la bonté de ses parens avait déjà accoutumée aux charmes du premier de l'an, et qui attendait *la bonne année* pour la septième fois, alla trouver sa sœur Eugénie. Celle-ci était âgée de douze ans ; et elle avait encore plus de bon sens, plus d'instruction que n'en ont ordinairement les jeunes personnes de son âge ; c'était pour Victoire une seconde maman, pleine de complaisance et de tendresse.

Ma bonne Eugénie, lui dit Victoire, es-tu bien occupée?

EUGÉNIE.

Jamais assez pour ne pas t'écouter, ma chère petite sœur.

VICTOIRE.

Je voudrais causer avec toi, te parler du jour de l'an, de ce beau jour des étrennes; il n'est pas bien éloigné, n'est-ce pas?

EUGÉNIE.

Encore de trente jours.

VICTOIRE.

Encore de trente jours! c'est bien long.

EUGÉNIE.

Il y a un moyen, ma chère amie, pour que ces trente jours te paraissent s'écouler rapidement.

VICTOIRE.

Oh, dis-le moi; tu me feras bien plaisir.

EUGÉNIE.

Tu n'as qu'à passer ce temps à préparer des étrennes pour papa et maman.

VICTOIRE

Des étrennes que je leur donnerai ?

EUGÉNIE.

Oui, des étrennes que tu leur donneras.

VICTOIRE.

Tu n'y penses pas, ma sœur; est-ce que les enfans peuvent donner des étrennes à de grandes personues ?

EUGÉNIE.

Lorsque ces grandes personnes sont leurs parens, les enfans peuvent leur procurer des plaisirs qui valent mieux pour eux que les présens les plus riches.

VICTOIRE.

A la bonne heure; mais dis-

moi donc quel est le plus doux plaisir que je puisse procurer à papa et à maman?

EUGÉNIE.

C'est bien facile; ils tiennent tant à tes progrès, et ils aiment tant tes petits ouvrages! Tu peux, par exemple, te perfectionner dans ton écriture, pendant ce mois de décembre; vers les derniers jours, tu copieras le plus proprement qu'il te sera possible, deux couplets que je te donnerai; je les ferai aujourd'hui; dès demain, je te les apprendrai; je te formerai à les bien chanter. Maman, je te l'assure, sera bien contente. Et pour

papa, tu sais qu'aimant beaucoup la musique, il lui tarde vivement de pouvoir t'accompagner sur le violon une petite sonate de piano. Il faudra que tu étudies bien la plus facile; je t'apprendrai à la jouer agréablement.

VICTOIRE (*sautant de joie*).

Oh, ma bonne Eugénie! quelle charmante idée! tiens! tiens! donne-moi une place dans ta chambre; je m'appliquerai tous les jours à l'écriture; et puis tu m'apprendras les couplets, et puis tu me feras répéter ma jolie sonate.... Commençons.... du papier, de l'encre, une bonne plume.... Et les cou-

plets sont-ils faits ?.... ou bien, attends ! ouvre ton piano ; je vais chercher mon cahier de sonates, nous choisirons... Mais non, non, pas encore ; j'aime mieux commencer par les couplets ; donne-les moi, je t'en prie !....

EUGÉNIE.

Comme tu vas vite, ma chère Victoire ! ils ne sont pas encore écrits.

VICTOIRE.

Eh bien, écris-les ; tiens, tiens, voilà un morceau de papier.

EUGÉNIE.

Mais laisse-moi donc y penser ; tu es trop impatiente. Il me

*

faudra peut-être la journée pour les faire ; je ne te les promets que demain.

VICTOIRE (*un peu tristement*).

Allons..... à demain.

EUGÉNIE.

Oui, ma bonne petite amie ; j'ai d'ailleurs d'autres choses à faire ; amuses-toi encore tout aujourd'hui. Je te préparerai ici pour demain ton travail d'écriture et de piano.

Victoire embrassa Eugénie, et sortit de la chambre. Elle s'amusa peu le reste de la journée ; elle pensa beaucoup à l'emploi du mois de décembre, et aux

*

occupations qui devaient commencer le lendemain.

Ce lendemain venu, elle entra de bonne heure dans la chambre d'Eugénie, qui, selon sa promesse, lui fournit les moyens d'écrire, plaça sur le pupitre de son piano, le cahier de petites sonates, et surtout lui montra deux couplets, qu'elle chanta, et que Victoire trouva fort jolis. A l'instant même, elle essaya de les apprendre; au bout d'un quart-d'heure, elle les avait déjà retenus; il ne s'agissait plus que de chanter agréablement; et pour cela, elle s'engageait à recevoir tous les conseils de sa sœur, et à tâcher de chanter comme elle.

Eugénie lui recommanda bien d'avance de ne pas même fredonner les couplets hors de sa chambre, afin de ménager la surprise de sa maman. C'est encore ce que Victoire promit, et elle tint parole, ce qui fut quelquefois bien difficile pendant l'intervalle d'un mois.

Et combien de fois écrivit-elle ces couplets dans la chambre d'Eugénie! Elle n'eut plus d'autre modèle d'écriture; elle s'appliqua si bien, elle profita si bien des leçons d'Eugénie que déjà vers le milieu de décembre, elle avait fait un charmant exemplaire des deux couplets. Eugénie elle-même, le voyant très-

soigné, très-correct, sans la plus légère faute d'orthographe, n'espérant point qu'elle pût mieux faire, l'enferma dans un petit porte-feuille, afin qu'il ne fût pas exposé à être sali. Je te le rendrai le jour des étrennes, dit-elle à sa chère Victoire.

Quant à l'étude du piano, Victoire s'y livra avec tant d'ardeur, et elle fut si docile aux conseils d'Eugénie, qu'avant la fin du mois, elle n'eut plus que l'embarras du choix entre deux sonates qu'elle jouait, l'une et l'autre, fort bien. Et toute cette application était accompagnée d'un charmant mystère, de charmantes espérances. Eugénie,

enfermée presque tout le jour dans sa chambre avec sa jolie petite Victoire, redoublait pour elle de soins et de tendresse.

Enfin, le bienheureux jour de l'an arriva. Victoire ne se possédait pas de joie. Les autres années ne lui avaient jamais promis tant de plaisirs, car elle allait en donner à ses tendres parens.

De leur côté, ces parens si chéris de tous leurs enfans, avaient préparé de jolies étrennes ; une table en était couverte; et ils attendaient le moment de les donner avec une impatience presque égale à celle de leurs enfans. Eugénie et Victoire étaient prêtes au point du jour,

Albert et Emilien, leurs frères, étaient venus les joindre. Tous les quatre, se tenant par la main, marchant en silence, sur la pointe du pied, et avec tous les ménagemens possibles, s'approchèrent de la chambre de leurs parens, se placèrent derrière la porte, et respirant à peine, ils écoutèrent si leurs parens étaient éveillés ; ils attendirent ainsi près d'un quart-d'heure. Enfin, la voix de leur maman se fait entendre : Mes chers enfans, dit-elle, qu'il me tarde de les presser sur mon cœur! Aussitôt la porte s'ouvre ; en un clin d'œil, les quatre enfans traversent la chambre ; et,

tout occupés de leur tendresse, ils passent auprès de la belle table sans l'apercevoir. Les plus doux momens se passèrent en témoignages d'amour. Ensuite Eugénie demandant un peu de silence, remit à sa maman un papier très-propre : Tenez, maman, dit-elle, voilà l'écriture de Victoire. — Cela est-il possible, dit la maman étonnée ; comment, ma chère Victoire, tu écris aussi bien que cela ? Mais il y a un mois, tu formais si mal tes lettres !.... — Et il y a un mois, ajouta Eugénie, notre chère Victoire chantait mal et sans mesure. Maintenant écou-

tez-la, mon cher papa, ma chère maman!

En disant ces mots, Eugénie reprit les couplets des mains de sa maman; elle les donna à Victoire, qui les chanta fort agréablement.

A sa Maman.

De cet an qui se renouvelle,
Je voudrais marquer chaque jour
En te montrant autant de zèle
Que tu vas nous montrer d'amour.
De ta bonté touchante
Pour t'offrir le doux prix, maman,
Ah, je voudrais de nous te voir contente,
De ce jour au dernier de l'an.

A son Papa et à sa Maman.

On revoit, toutes les années,
Le printemps, les fruits et les fleurs;

Ainsi nos jeunes destinées
Vous doivent constantes douceurs.
Bonheur, tendre espérance,
Voilà le passé, le présent;
Un an d'amour finit et recommence
Pour nous au premier jour de l'an.

LE PAUVRE AVEUGLE,

ROMANCE.

Un pauvre aveugle allait chantant,
D'une voix tremblante et débile;
Un bon petit chien, noir et blanc,
Guidait sa marche difficile.
Quand le chien voyait un passant,
De son cou le grelot sonnant
Semblait dire avec tendre instance:
Ah! faites-nous la charité!
C'est ici la fidélité
Qui demande pour l'indigence.

Le petit chien aimait les bons;
Son instinct savait les connaître;
Et par sa joie et par ses bonds,
Il les désignait à son maître.

L'aveugle et son chien de moitié
Mettaient les dons de la pitié,
Partageaient la reconnaissance ;
Du chien quelle était la gaîté,
Quand sa tendre fidélité
Avait soulagé l'indigence !

Un jour, un méchant, un voleur,
Dans la foule, près du pauvre homme,
De l'humble quête du malheur
Veut enlever la faible somme.
Il y porte déjà la main ;
Pauvre vieillard! ah! tout ton bien!...
Mais le chien courageux s'élance ;
Par lui le méchant arrêté,
Montre que la fidélité
Est le secours de l'indigence.

Quand le maître de ce bon chien
Revenait vers son humble asile,
Près de son cher petit gardien,
Il goûtait un sommeil tranquille.
La nuit, son chien le réchauffait,
Le matin, il le caressait;
Compagnon de son existence,
Il lui donnait secours, gaîté;
Car la tendre fidélité
Embellit jusqu'à l'indigence.

FIN DU PREMIER VOLUME.